

Fragments nerveux

Amélie Adamo

-I-

Je ne sais pas qui j'ai rencontré ce jour là, au fond de l'atelier, Simon Leibovitz - Grzeszczak ou Orsten Groom. Je ne sais pas si c'était le peintre, cet animal hirsute aux petits yeux vifs, la face barbouillée de peinture, qui ne cessait d'interrompre l'entretien pour aller rajouter un peu de couleurs sur les tableaux exposés à ses yeux. Je ne sais pas si c'était l'homme de théâtre, cette bête barbue à la peau pâle, au sourire intranquille, dansant sur ses jambes filiformes comme un squelette caché sous un costume noir, qui jouait l'animal civilisé en discourant sur des sujets très nobles.

Je ne sais pas si ce qu'il disait était fort intelligent ou carrément dingue.

Je ne sais pas en quelle langue il parlait, polonais, russe, allemand, latin, français, mexicain va savoir.

Je ne sais pas tout ce qui grouillait à la surface de ses tableaux, ni comment l'intensité des couleurs attrapait l'œil ni ce que disaient les motifs, vaste Tohu bohu de phrases d'où semblait surgir une seule voix, plus lourde, plus sourde, une seule voix qui semblait ne dire qu'un seul mot, un seul mot que je sentais tourner dans mon ventre et s'agiter sur le bout de ma langue, sans savoir le nommer

Je ne sais pas pourquoi quand j'ai quitté l'atelier, j'avais l'impression que ce mot ne me quittait pas, qu'il tournait dans mon cerveau tout imbibé d'odeur de vodka, de tabac, de glycéro chauffée. Je ne sais pas pourquoi en sortant, les joues et la robe tâchées de peinture, je me sentais poisseuse et saturée de données, j'avais l'impression de penser à l'envers, d'avoir oublié quel pays je parlais, quelle langue j'habitais.

Je ne sais pas pourquoi, essayant de repenser à l'entretien pour en laisser quelques notes, aucun mot ne venait, comme si toute pensée claire avait été emportée dans le flot marronnasse d'un fleuve torrentiel, comme si la tête et le corps me servaient plus à rien, embourbés dans un vaste merdier sans nom. Je ne sais pas pourquoi dans mon souvenir, il me semblait ne revoir l'atelier qu'en contre jour, je ne distinguais plus rien sous l'amas de peinture qui dégoulinait sur le sol, les murs, les tableaux et nous-mêmes, j'avais l'impression que toutes les sensations, les temps, les mots, les images fusionnaient dans ma mémoire en une même matière vibrante et insondable. Je n'avais qu'une certitude.

Je ne savais rien de l'animal, ni de l'homme, ni de sa peinture.

-II-

Attendre... Attendre... Et puis re-regarder

-III-

Je ne sais pas si Sir Morsten Tor est mort et re-mort et re-mort, après son accident cérébral, après sa lobotomie, après les nombreux états de stentor, ni combien d'heures ses voyages ont pu durer.

Je ne sais pas si là-bas, dans les profondeurs du Styx, il a traversé le fleuve du fond des jours.

Je ne sais pas ce qu'il a dû s'ingurgiter pour regarder en face le grand bordel du grand dessous, ce condensé de mémoires, ces strates de vies, enfouies sous la vase encore chaudes, pleines de couleurs et d'odeurs, pas encore figées dans le dernier gris, comme un flash projetant le reflet de tout ce qui aurait été vécu, saisi d'un bloc une dernière fois, juste avant de mourir.

Je ne sais pas comment lui, Orsten, il est revenu après ça, ni quel crapaud poisson puants ni quelles images gluantes il a ramené du fond. Je ne sais pas si ce sont ces images d'en dessous qui flottent, inversées, à la surface de ses tableaux, un instantané de vies, d'aubes noires et de raideurs crépusculaires, une décharge grouillante d'insectes et de peurs moites, de remous séminaux, de béances vaginales.

Je ne sais pas qui dans ces tableaux me regarde vraiment, si ce sont les images qui vivent là sous mes yeux ou bien si c'est Morsten, tapi au fond de l'eau, qui me fixe à travers la surface, me voyant naviguer d'une rive à l'autre, d'ici à ailleurs. Mais je sais que c'est une chose à l'affût, qu'elle revient toujours me scruter de loin, sans me toucher, qu'elle me paralyse, me déstabilise, fout la chair de poule à mon œil d'enfant, comme le Petit Bossu sorti d'un conte noir. Je sais que quand je ferme les yeux, il me regarde encore, et que toujours, à l'instant même où je les réouvre, toujours je crois mourir, et je ne meurs pas.

-IV-

Je ne sais pas combien de temps il a vécu ni combien de livres et d'écrans il a bouffé avidement ni s'il y a pris du plaisir ou si ça lui a foutu la nausée. Je ne sais pas ce qui le guide dans ses enquêtes délirantes où il traque un motif, puis un autre, puis un autre. Je ne sais pas si j'aurais su reconnaître tous les personnages de cette histoire de l'art déniaisée, pas linéaire, pas hiérarchisée, pas unitaire, où chaque forme lutte pour exister avec la même intensité que les mille autres, où chaque forme fraye pour ne pas disparaître.

Je ne sais pas si j'aurais su reconnaître tous ces motifs venus de tous les temps, de toutes les langues, fragmentés, transformés, malaxés dans la même pâte, là Dürer, Ensor, Goya, Picasso, Bosch, Jordaens, ici maternité, piéta, crucifixion, gisant, déposition, squelette, crâne.

Je ne sais pas pourquoi face à ce carnaval de figures mon œil d'historien d'art est resté en veille, là où mon œil d'enfant fut spontanément convoqué, plus loin, plus avant, plus dedans, pour capter quelque chose qui était en moi mais qui ne m'appartenait pas, quelque chose qui était vivant et qui était mort, comme un fantôme dans ma demeure. Je ne sais pas comment, bien que ne connaissant pas cette présence, je l'ai tout de suite reconnu, bien que ne parlant pas sa langue elle m'a de suite parlé, comme une décharge électrique, comme si tous ces fantômes étaient inscrits en moi dans un même réseau, tissés d'un même fil que je ressentais vibrer en même temps, par connexions, par échos.

Je sais que cette présence me relie à quelque chose d'originel où s'entremêlent les désirs et les peurs, qu'elle me parle d'une histoire qui se répète et me dit que si je suis vivante c'est d'autres survivants.

Je sens, à travers elle, que le temps est une vulve sans nom où la forme et l'indifférencié, la grâce et le monstrueux, tournoient dans un magma gluant, sans début ni fin.

-V-

Attendre... Attendre... Et puis re-regarder

-VI-

Je ne sais pas qu'est ce que ça fout là, dans les tableaux, toutes ces auréoles glorieuses enterrées sous la boue. Je ne sais pas d'où viennent ces soleils pleins de nerfs, aux cernes jaunes noirs, du Mexique ou de la peinture ou d'ailleurs. Je ne sais pas s'ils portent en eux la mémoire de Van Gogh, de Rouault, de Bacon, d'Artaud, de Nietzsche ou de Bataille. Je ne sais pas si à trop les fixer je deviendrais aveugle et folle.

Je ne sais pas d'où vient la brutalité de leurs rayons qui dégoulinent et gargouillent comme un amas d'intestins. Comme l'irradiante monstruosité d'un dieu pourri qui s'est détourné, un dieu qui se fout de sa création ratée, qui se diffuse en haine dans l'air ambiant. Comme l'éclat noir d'une beauté disséquée en pleine lumière, une beauté trop cruelle, qui jamais ne dure, qui toujours bascule.

Je ne sais pas pourquoi ces soleils vont de pair avec la croix et portent en eux la crudité d'une grâce qui me fascine et me fout en rogne. Je sais que je voudrais danser avec elle. Danser avec elle un flamenco sauvage et la fracasser à coup de pieds.